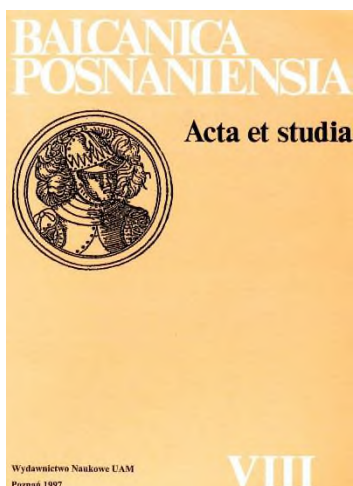




Papacostea Șerban, *Gênes, Venise et la croisade de Varna*, „Balcanica Posnaniensia. Acta et Studia” 1997, t. 8, p. 27–38.

<https://doi.org/10.14746/bp.1997.8.3>

<https://pressto.amu.edu.pl/index.php/bp/article/view/54683>

Instytucją przechowującą materiały źródłowe jest Biblioteka Collegium Historicum Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu.

<http://bch.amu.edu.pl>

Zadanie zostało zrealizowane w ramach konkursu „Społeczna odpowiedzialność nauki II – Wsparcie dla bibliotek naukowych”. Projekt zatytułowany „Digitalizacja archiwalnych wydań czasopism naukowych zgromadzonych przez Bibliotekę Coll. Historicum UAM”. Projekt dofinansowany ze środków budżetu państwa, przyznanych przez Ministra Nauki w ramach Programu Społeczna odpowiedzialność nauki II. Wsparcie dla bibliotek naukowych (umowa nr BIBL/SP/0092/2024/02 z dnia 05.12.2024). Całkowita wartość projektu: 247 236,00 zł. Kwota dofinansowania: 220 836,00 zł.

The institution storing the source materials is the Library of the Collegium Historicum of the Adam Mickiewicz University in Poznań.

<http://bch.amu.edu.pl>

The task was carried out within the framework of the competition “Social Responsibility of Science II – Support for Scientific Libraries”. The project entitled “Digitization of archival editions of scientific journals collected by the Library of the Coll. Historicum of Adam Mickiewicz University”. The project was co-financed from state budget funds granted by the Minister of Science within the framework of the Programme Social Responsibility of Science II. Support for Scientific Libraries (agreement no. BIBL/SP/0092/2024/02 of 05.12.2024). Total value of the project: PLN 247,236.00. Amount of co-financing: PLN 220,836.00.



UNIwersytet
IM. ADAMA MICKIEWICZA
W POZNANIU



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



Społeczna
Odpowiedzialność
Nauki II

GÊNES, VENISE ET LA CROISADE DE VARNA

ȘERBAN PAPACOSTEA

ABSTRACT. Papacostea Șerban, *Gênes, Venise et la croisade de Varna* (Genoa, Venice and the Varna Crusade). *Balcanica Posnaniensia. Acta et studia*, VIII, Poznań 1997, Adam Mickiewicz University Press, pp. 27-37. ISBN 83-232-0762-3. ISSN 0239-4278. Text in French.

The strategic plan of the Crusade of 1444 implied a double convergent offensive: on land through the Balkan Peninsula and on sea in the Straits. Blocking the Straits by the Papal-Burgundian-Venetian fleet and intercepting the liaison between Anatolia and Rumelia was an essential condition of success for the Crusade of 1444. Unfortunately for the fate of the crusade, the whole plan was undermined by the Genoese of Pera who helped Sultan Murad II in crossing his troops to Europe. The attitude of the Genoese was the result of their firm decision not to allow their rivals, the Venetians, to occupy the fortress of Gallipoli and thus control the Straits, an evolution which would have imperilled Genoa's commercial hegemony in the Black Sea region.

Șerban Papacostea, Academia Română. Institutul de Istorie "N. Iorga". Bd. Aviatorilor 1, București. România-Rumunia.

Le désastre des forces chrétiennes à Varna en novembre 1444, qui avait suivi de près le grand succès emporté une année auparavant par les mêmes croisés, a préparé la voie à l'élimination du dernier poste chrétien qui faisait encore obstacle au soudage des deux fragments continentaux de l'Empire ottoman: la ville de Constantinople avec l'enceinte qui la protégeait. Désastre qui a non seulement mis un terme aux espoirs caressés un instant par les puissances chrétiennes de pouvoir chasser les Turcs du continent européen, mais qui, au contraire, en facilitant leurs communications d'un continent à l'autre, a considérablement accéléré le rythme de leurs conquêtes au cours des décennies suivantes.

De la multitude des causes qui ont concourru au désastre de Varna, notre exposé ne retiendra qu'un seul facteur: l'attitude des Génois qui, on le sait, ont contribué de manière décisive à la victoire du Croissant sur l'armée des croisés.

Les faits sont généralement connus des spécialistes: tandis que les croisés

s'avançaient à l'intérieur de la Péninsule Balkanique en direction de Constantinople, le gros des forces ottomanes avec le sultan à leur tête se trouvait en Anatolie, coupé du continent européen par la flotte chrétienne qui montait la garde dans le détroit de Gallipoli. Ayant échoué dans sa tentative de faire traverser son armée à Gallipoli, lieu de passage généralement le plus commode pour les Turcs, qui dominaient les deux côtés des Dardanelles, mais où en l'occurrence la présence d'une puissante flotte chrétienne rendait impossible la réalisation du plan, le sultan Mourad II dirigea ses troupes vers le Bosphore où cependant la traversée était encore plus difficile à cause de l'hostilité de Byzance qui dominait le côté européen du Déroit. Manquant de forces navales capables de s'opposer à la flotte de ses adversaires, le sultan semblait condamné à assister passivement à la progression de l'armée croisée à l'intérieur de la Péninsule Balkanique, progression que ne pouvait contenir les faibles forces ottomanes laissées en Europe par le sultan lorsqu'il avait traversé la mer pour aller combattre le beg de Caramanie, révolté contre la domination ottomane. C'est à ce point de l'évolution de la guerre qu'un secours providentiel vint tirer le sultan de cette grave impasse qui menaçait d'annihiler tout un siècle de conquêtes ottomanes en Europe. La Providence prit en l'occurrence la forme d'une intervention salutaire pour les Turcs de la part des Génois de Péra qui se chargèrent de transférer le gros des troupes ottomanes des rives asiatiques sur les côtes européennes du Bosphore, avec les conséquences que l'on connaît.

C'est à Waleran de Wavrin, commandant de l'escadre bourguignonne dans les Détroits en 1444, que nous devons le témoignage le plus précieux, parce que direct et compétent à la fois, sur cette initiative des Génois pérotes qui devait avoir des suites fatales à la cause de la croisade.

S'étant détaché du gros de la flotte chrétienne laissée à Gallipoli "qui estoit le principal passage des Turcs", Wavrin se rendit dans les eaux qui baignaient Constantinople avec quatre gros bâtiments, "au passage garder", c'est à dire pour empêcher le sultan de transférer en Europe, du côté du Bosphore, les nombreux effectifs de son armée alignés sur la côte anatolienne qu'il avait en vain essayé auparavant de faire transborder à Gallipoli¹. Or, les Génois de Péra, qui selon le chroniqueur-croisé Wavrin, "voulaient en tout favoriser le Turq à leur pouvoir"² trouvèrent finalement le moyen de tirer le sultan de cette situation apparemment sans issue. Ils commencèrent par assurer la liaison entre Mourad II et le faible contingent turc qui se trouvait du côté européen des Détroits. Ils lui fournirent ensuite les pièces d'artillerie dont il avait besoin pour harceler les navires des croisés qui l'empêchaient de traverser la mer; fait encore plus grave, ils offrirent finalement au sultan les moyens qui lui permirent de transférer en Europe ses forces terrestres³.

¹ W. de Wavrin, ed. N. Iorga dans *Buletinul Comisiei istorice a României*, VI, 1927, p. 85.

² Ibidem, p. 88.

³ Ibidem, p. 90.

Wavrin n'est pas le seul parmi les contemporains des événements à charger les Gênois du pêché d'avoir aidé le sultan contre les croisés et d'avoir contribué au désastre final de la croisade. Plus discrètement, en feignant de ne pas vouloir croire aux informations qui lui étaient parvenues sur le déroulement des événements – tant le fait lui semblait réprobable – le pape Pie II a enregistré lui aussi la version de la trahison des Gênois. Selon les rumeurs qui lui étaient parvenues, Mourad II aurait réussi à faire transférer ses troupes en Europe “non sine magna Januensium infamia”; car, ajoute-t-il, “et quaedam Januensium naves praebuisse transitum illis” (c'est-à-dire aux Turcs). Sale besogne, généreusement récompensée par le sultan qui aurait offert aux Gênois qui s'en étaient chargés une pièce d'or par tête de turc transporté d'Asie en Europe⁴. Affirmations vaguement confirmées par une chronique turque⁵ et reprises au XVI^e siècle par Andrea Cambini, Johannes Leunclavius et d'autres encore⁶. Pour les historiens modernes les plus avisés – W. Heyd, C. Manfroni, N. Iorga, Fr. Babinger, Fr. Pall, Geo Pistarino⁷ et d'autres encore – la participation des Gênois aux opérations navales dans la Détroit du Bosphore en faveur des Turcs ne saurait faire l'objet du moindre doute. Constatation bien fondée qui correspond parfaitement à la réalité historique.

L'intervention des Gênois de Péra en faveur des Turcs en un moment

⁴ Aeneae Sylvii Pii Pontificis, *Epistolarum liber primus*, dans *Opera quae extant omnia*, Basileae, 1551, p. 565; “Tantum potuit genuensium inexplabilis avaritia, quae pro his, quos transfretaverat, a Turcis septuaginta millia aureorum percepit”; Laurentii Bonincontri Miniatisensis, *Annales* chez L. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XXI, Mediolani, 1732, col. 152; pour les successives prises de position du futur pape Pie II en la matière, v. L.M. Tocchi, *Ottaviano Ubaldini delle Carda e una inedita testimonianza sulla battaglia di Varna (1444)*, dans *Mélanges Eugène Tisserant*, VII, Città del Vaticano, 1964, p. 123-124; v. *ibidem* une apologie en faveur des Gênois, p. 97-130.

⁵ F. Babinger, *Die Frühosmanischen Jahrbücher des Urudsch*, Hannover, 1925, p. 55, 111 (Quellenwerke des islamischen Schrifttums, 2). Notre collègue Nagy Pienaru a eu l'amabilité de nous signaler le passage de la chronique d'Urudsch qui mentionne le concours naval accordé au Sultan par “les Francs”, qui dans ce cas ne pouvaient être que des Gênois.

⁶ J. Leunclavius, *Annales Sultanorum*, Venetia, 1729, col. 256 (dans l'annexe à l'oeuvre de Chalkokondyle); A. Cambini, *Commentarii delle cose de 'Turchi*, Vinegia, 1541, p. 105-111.

⁷ W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, II, Leipzig, 1936, p. 286; C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, “Atti della Società ligure di Storia patria”, 28, 1898, 3, p. 735; N. Iorga, *Dardanelele. Amintiri istorice* (Les Dardanelles. Souvenirs historiques), Bucaresti, 1915, p. 16 (“Analele Academiei Române”, Mémoires de la Section historique, II^e série, t. XXXVII); F. Babinger, *Le vicende Veneziane nella lotta contro i Turchi durante il secolo XV*, dans le vol. *La civiltà veneziana del Quattrocento*, Firenze, 1957, p. 63; voir aussi, du même auteur, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*, 1947, p. 73 où il n'exclut pas la participation de quelques navires mercantiles vénitiens au transfert de l'armée turque d'Asie en Europe; F. Pall, *Un moment décisif de l'histoire du Sud-est européen. La croisade de Varna, “Balciana”*, VII, 1944, p. 116-117; G. Pistarino, *Chio dei Genovesi*, tiré à part du volume, *A Giuseppe Ermini*, Spoleto, 1970, p. 58.

décisif pour le sort de la guerre a sérieusement compromis l'idée stratégique fondamentale du plan de croisade qui consistait à assurer une étroite coopération des forces navales des puissances méditerranéennes, dont la mission était d'empêcher le passage du gros de l'armée ottomane d'Anatolie en Europe, et des forces terrestres des croisés lesquelles venant de la région du Bas-Danube devaient anéantir les faibles contingents turcs laissés par le sultan Mourad II dans la partie européenne de son empire bicontinental. Formule stratégique simple et en principe efficace qui d'ailleurs avait inspiré tous les grands projets d'action antiottomane dès le milieu du XIV^e siècle ou, plus exactement, depuis l'occupation par les Turcs de la cité-clé de Gallipoli.

Excellente en principe, cette formule dont l'application était censée apte à assurer le refoulement des Turcs d'Europe en Asie échoua constamment à cause soit des intérêts divergents des puissances européennes, soit de leur incapacité à coordonner efficacement leurs actions militaires. Dès sa première mise en application qui avait obtenu un succès initial spectaculaire – la prise de Gallipoli par les forces du conte Amédée de Savoie en 1366 – le plan stratégique mentionné a finalement échoué par suite de l'inefficacité du bras continental de la croisade, en l'occurrence l'armée du roi Louis I^{er} de Hongrie lequel, après s'être emparé de Vidin, excellente base de départ pour une action en profondeur dans la Péninsule Balkanique, avait renoncé à continuer son entreprise; inaction qui a offert aux Turcs le répit nécessaire pour refaire leurs forces et pour reprendre finalement Gallipoli aux chrétiens⁸. Cependant, l'idée de l'action simultanée et conjuguée du bras continental et du bras maritime de la croisade continua naturellement à inspirer tous les projets de croisade antiottomane et toutes les tentatives de les mettre en application.

Dans tous ces projets, Venise occupait une place essentielle, vu sa capacité d'armer des flottes puissantes et son intérêt à enrayer la progression de la puissance ottomane qui menaçait à la fois ses positions continentales et maritimes. C'est justement pour défendre ces positions contre les empiètements des Turcs du sultan Bajazet I^{er} que Venise avait décidé de participer à la croisade organisée par le roi Sigismond de Luxembourg de Hongrie en 1396, croisade qui a abouti au désastre de Nicopolis⁹. Et ce fut encore pour les mêmes raisons que la Sérénissime s'était déclarée à nouveau prête à secourir le roi de Hongrie dans les nouvelles entreprises qu'il avait projetées contre les Turcs en

⁸ O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'Union des Églises et pour la défense de l'Empire d'Orient 1355-1375*, Warszawa, 1930, p. 145-148; Fr. Pall, *Encore une fois sur le voyage diplomatique de Jean V Paléologue en 1365/66* "Revue des études Sud-est européennes", IX, 1971, 3, p. 535-540.

⁹ F. Pall, *Considerazioni sulla partecipazione veneziana alla crociata antiottomana di Nicopoli (1396)*, "Revue des études Sud-est européennes", VII, 1969, 1, p. 187-197.

1412 et 1425 à condition bien sûr que la croisade se mit effectivement en branle¹⁰. L'occupation de Salonique par Venise en 1423 et l'aggravation de l'antagonisme vénéto-turc qui en résulta accentuèrent encore pendant les années suivantes la propension de la République de Saint-Marc à la croisade.

Byzance qui se trouvait constamment à la merci d'un nouveau siège ottoman n'ignorait pas l'importance décisive de la participation de Venise à toute nouvelle entreprise des croisés contre la puissance ottomane pour lui donner une chance de succès. Suivant l'exemple de Manuel II Paléologue, son prédécesseur au trône de l'Empire, Jean VIII offrit donc lui aussi ses bons offices à Sigismond de Luxembourg et à la République de Venise, antagonistes irréductibles qu'il s'efforça de réconcilier. Démarche qui, espérait-il, allait finalement permettre aux puissances occidentales de chasser les Turcs d'Europe, ultime espoir de salut pour sa patrie¹¹.

L'Union de Florence qui avait créé un cadre spirituel favorable à la relance de la croisade et encore plus les victoires emportées au Bas-Danube par les Chrétiens sur les forces ottomanes en 1442 et en 1443 rapprochèrent à nouveau Venise et les puissances qui s'apprétaient à renouveler leur tentative de chasser les Turcs du continent européen¹².

Gênes prit fondamentalement le contrepied de l'attitude de Venise par rapport à la croisade. En effet, sauf de brefs intervalles au XIV^e siècle, la cité ligure et ses colonies orientales furent hostiles aux entreprises antiottomanes des puissances chrétiennes. Pis encore, à plusieurs reprises, les Génois aidèrent les sultans ottomans à se tirer des situations délicates dans lesquelles ils se trouvaient du fait de leurs engagements militaires simultanés en Asie et en Europe. En réalité, une alliance de fait liait les Génois et les Turcs ottomans, alliance qui remonte au milieu du XIV^e siècle, à l'époque de la guerre du Bosphore, quand, bloquée dans les Détroits par les Vénitiens, la flotte génoise ne se sauva d'un désastre qui semblait inévitable que grâce au concours logistique et militaire que lui offrit l'émir Orkhan¹³. Première manifestation

¹⁰ A. Cieszkowski, *Fontes rerum polonicarum e tabulario Reipublicae Venetae*, Posnaniae, 1890, p. 24-25; Fr. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*, II (1400-1430), Paris, La Haye, 1959, p. 232.

¹¹ N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, I, Paris, 1899, p. 350-351, 352-353.

¹² F. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442-1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, "Revue des études Sud-est européennes", III, 1965, 3-4, p. 433-463; M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *Venezia e la ripresa dell'espansione ottomana al tempo di Murad II*, "Il Veltro", XXIII, 1979, 1-2, p. 75-92.

¹³ M. Balard, *À propos de la bataille du Bosphore. L'expédition génoise de Paganino Doria à Constantinople (1351-1352)*, "Travaux et Mémoires", IV, 1970, p. 432, 445, 449-450; H. Inalcik, *The Question of the closing of the Black Sea under the Ottomans*, "Archeion Pontou", 35, 1979, p. 79-80.

d'une longue série d'actes de concours mutuel qui fut la caractéristique dominante des rapports ottomano-génois jusqu'à la veille de la prise de Constantinople par les Turcs.

En établissant ce rapport, Gênes gagnait le concours d'une puissance continentale de la région du bassin pontique et du Bosphore, appui indispensable depuis qu'elle avait perdu l'alliance de Byzance. Pour leur part, les sultans ottomans, en s'alliant aux Génois, avaient obtenu non seulement la neutralisation d'un adversaire potentiel dans leurs démêlés avec les puissances de la croisade, mais encore un concours naval extrêmement utile à une époque où leurs forces navales se trouvaient dans un état de nette infériorité par rapport à celles des thalassocraties méditerranéennes. Réciprocité d'intérêts qui engendra l'une des constantes des relations internationales en Méditerranée orientale et dans le bassin pontique pendant un siècle à peu près.

Cette alliance dont nous ne connaissons qu'imparfaitement les incarnations successives a enregistré l'une de ses manifestations les plus éclatantes au cours des années qui ont précédé l'affrontement fatal de Varna. Entraînée malgré elle dans un nouveau conflit avec Venise en 1431, du fait de sa dépendance de Milan¹⁴, Gênes eut à faire face à une véritable révolte des puissances pontiques, y compris Byzance, contre sa domination, révolte habilement attisée et soutenue par la Sérénissime. Exposé à une formidable pression de la part de ses multiples adversaires, l'ensemble du système colonial génois du bassin pontique semblait menacé d'une ruine imminente. Pour éviter le désastre, pour venir à bout de ses adversaires et pour sauver l'essentiel de ses positions commerciales du bassin pontique, Gênes se vit obligée d'organiser une grande expédition navale, la dernière qu'elle fit dans la région. Mais en attendant l'intervention salutaire de son armada, qu'il ne lui fut pas possible d'envoyer en Mer Noire avant l'année 1434, Gênes fit appel au sultan Mourad II qui l'aida effectivement à faire face à l'assaut des Vénitiens. Lui rappelant les services qu'elle lui avait rendus à lui-même et à ses ancêtres, à son père Mehmet I^{er}, à son grand-père Bajazet I^{er} et à leurs prédécesseurs, Gênes se considérait en droit de solliciter et d'obtenir le concours de Mourad II. Le sultan fut donc imploré non seulement de fournir des victuailles aux Génois de Péra et de Chios, mais encore de leur envoyer des soldats – "propugnatores" – le cas où cette aide lui aurait été requise¹⁵. "Demum terras illas in omni eventu rerum protectioni vestre commendamus", ajoutait la lettre envoyée au sultan par les pouvoirs constitués de Gênes. Pour sa part, Gênes se déclarait prête à servir fidèlement et en toute occasion le sultan: "nos autem in queque concernentia

¹⁴ S. Papacostea, *Une révolte antigénoise en Mer Noire et la riposte de Gênes (1433-1434)*, "Il Mar Nero". I, 1994, p. 279-290.

¹⁵ N. Iorga, o.c., p. 547; v. aussi l'évocation en 1454 par les Génois de leur fidélité à l'alliance ottomane chez L.T. Belgrano, *Documenti riguardanti la colonia genovese di Pera*, Genova, 1888, p. 264-265 (tiré à part des "Atti della Società Ligure di Storia Patria", 1877).

gloriam vestram sumus semper ex animo parati"¹⁶. Le sultan ne tarda pas à se conformer à la requête du gouvernement génois. En effet, au début de l'année qui suivit la déclaration de guerre, en 1432, Gênes recevait déjà des informations rassurantes sur l'attitude des Turcs, qui, répondant à son appel, avaient attaqué les Vénitiens dans les eaux de Gallipoli et leur avaient pris plusieurs bâtiments¹⁷. Aux yeux des Génois, la signification de l'événement qui annonçait la reprise des hostilités turco-vénitiennes était encore plus importante que son résultat immédiat; "nec est rebus nostris levis accessio quod Teucrorum triremes navigia illorum expugnaverint; neque id propter damna illata quam propter inimicicias revirescentes", constataient non sans raison les autorités de Gênes lorsqu'elles rapportaient au duc de Milan les nouvelles qu'elles venaient de recevoir d'Orient¹⁸. La flotte ottomane ne se limita d'ailleurs pas à secourir les Génois à Gallipoli; elle vint à leur rescousse en Mer Noire aussi, à Trébizonde et en Crimée, contre leurs adversaires pontiques¹⁹ et finalement au Bosphore, contre les Byzantins, qui avaient à leur tour tenté de tirer profit de l'affaiblissement de la puissance génoise²⁰. Et le byzantin Chalkokondyle de conclure son exposé de ces événements en soulignant l'amitié indéfectible dont avait fait preuve Mourad II aux Génois jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à la fin de ses jours²¹.

L'alliance turque était à tel point considérée indispensable aux Génois de Romanie, même avant les événements précédemment évoqués, que lorsque l'empereur Sigismond tenta une nouvelle fois de l'associer à son effort de guerre antiottoman en 1424, le gouvernement de Gênes lui opposa une fin de non recevoir catégorique; il lui communiqua carrément par l'entremise du duc de Milan "quod ulla ratione posset nos inducere in discoridiam vel inimicitiam cum Turcis"²². Attitude aisément explicable si l'on tient compte du fait que, aux Détroits et dans le bassin pontique en général, les Turcs étaient à cette date l'unique appui efficace que les Génois pouvaient opposer à leurs nombreux adversaires qui guettaient l'instant favorable pour secouer leur domination²³.

Parmi ces adversaires, Venise était certes le plus dangereux et de loin, car elle seule possédait, grâce à sa puissance navale, la capacité de mettre en pièces l'ensemble du système génois en Romanie. Et, s'il est vrai qu'après la paix de Turin en 1381, Gênes et Venise ne s'étaient plus affrontées directement dans une lutte à vie et à mort, comme auparavant, il est tout aussi vrai qu'une méfiance permanente caractérisa leurs rapports aussi longtemps que subsista l'objet de leur rivalité, le commerce pontique.

¹⁶ N. Iorga, o.c., p. 547.

¹⁷ Ibidem, p. 552.

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ L. Chalkokondylae, *Historiarum libri decem*, ed. Imm. Becker, Bonnae, 1843, p. 260-261.

²⁰ N. Iorga, o.c., p. 560.

²¹ L. Chalkokondylae, o.c., p. 261.

²² Archivio di Stato di Genova, ms. 652, p. 13.

²³ S. Papacostea, o.c.

En 1299, la conclusion de la paix vénéto-génoise de Milan, avait été, selon Marino Sanudo, plutôt une suspension du conflit armé – “*depositis armis*” – qu’une véritable paix; car, ajoute le chroniqueur vénitien, les deux thalassocraties rivales “*odia numquam deposuere*”. Constatation tout aussi vraie au XV^e qu’au XIII^e siècle²⁴. Gênes surtout qui avait réussi à conjurer au cours de deux guerres – celle dite du Bosphore en 1350-1355 et celle connue sous les noms de Ténédos ou de Chioggia en 1376-1381 – le danger de voir sa rivale s’installer dans une position stratégique dominant les Détroits a été constamment hantée par cette perspective dont la réalisation aurait sans doute été fatale à son commerce pontique. Or ce fut exactement la perspective renouvelée de cette “solution finale” qu’elle avait réussi à conjurer jusqu’à cette époque, mais qui devint à nouveau menaçante au cours des événements de 1443 et 1444, du fait de la participation de Venise à la coalition des forces croisées, qui décida de l’attitude de Gênes et particulièrement de celle des Génois des Détroits. Et une fois de plus, face au danger de la mainmise par les Vénitiens sur une position clé aux Détroits, évolution qu’ils appréhendaient à juste titre, les Génois se décidèrent à jouer la carte turque pour sauvegarder leurs intérêts fondamentaux dans le bassin pontique. Car, soudainement, au cours des mois qui ont précédé l’affrontement de Varna, le danger qui avait constamment obsédé les Génois depuis un siècle à peu près, reparut en force à l’horizon, quand Venise, pour prix de sa participation à la croisade, sollicita et obtint le droit de s’emparer de Gallipoli.

Certes, le projet n’était pas nouveau. Immédiatement après la débâcle ottomane à Ankara en 1402, le gouvernement de la Sérénissime avait déjà songé un instant à s’emparer de Gallipoli, pour briser – affirmait-il – l’unité de l’Empire bicontinental des sultans²⁵. Neuf années plus tard, en 1411, Venise proposa à l’empereur de Byzance d’occuper en son nom Gallipoli, pour que la cité ne tombe pas “*ad alienes manus*”²⁶. Ce projet ayant à son tour échoué, Venise décida néanmoins de maintenir sous le contrôle de ses escadres le Détroit qu’elles surveillaient pour interdire aux Turcs son utilisation à leur gré; en 1416, lorsque le sultan Mehmet I^{er} avait réussi à rassembler une flotte qu’il espérait pouvoir opposer aux Vénitiens, ceux-ci eurent tout fait de l’anéantir en face même de Gallipoli, en coupant court aux velléités du sultan d’imposer son propre contrôle sur le passage qui unissait la Méditerranée à l’Hellespont²⁷. Neuf années plus tard, Venise proposa à l’empereur Sigismond de Luxem-

²⁴ M. Sanudo, *Vite de’ duchi di Venezia*, L. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XXII, Milano, 1733, col. 579.

²⁵ “*Quia locus Gallipolis est nedum utilis, sed necessarius pro bono Christianitatis et status nostri in casu quo placeret Deo quod posset pervenire ad manus nostras ...*”, affirmait en 1402 le doge de Venise dans une lettre adressée au duc de Crète; N. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 124.

²⁶ *Ibidem*, p. 191.

²⁷ W. Heyd, *o.c.*, II, p. 283.

bourg, le cas où il aurait décidé d'entreprendre une nouvelle expédition antiottomane, de bloquer avec sa flotte le passage des Turcs à Gallipoli²⁸; et au cours des années suivantes des navires vénitiens continuèrent à surveiller l'activité des Turcs dans les Dardanelles²⁹.

Ceux qui à l'époque s'intéressaient encore à la croisade étaient conscients de l'importance exceptionnelle du contrôle de Gallipoli pour les destinées des entreprises qu'ils envisageaient de réaliser: "Et qui auroit le dit chastel et port – affirmait Guillebert de Lannoy une vingtaine d'années avant la croisade de Varna – les Turcs n'auraient nul sieur passage plus de l'un à l'autre et serait leur pays qu'ils ont en Grèce comme perdu et deffect"³⁰.

Cependant, pour les Vénitiens, la possession de Gallipoli revêtait un intérêt exceptionnel et ceci non seulement en fonction de la guerre antiottomane; elle lui offrait en outre un moyen excellent de servir les intérêts de son commerce en Roumanie et en Mer Noire, au détriment bien sûr de leurs concurrents traditionnels, les Génois. Au XV^e siècle, la question de Gallipoli semblait destinée à devenir ce que la question de Ténédos avait été au siècle précédent. Car, en se mettant au service des nobles idéaux de la croisade, Venise ne se faisait pas faute d'oublier les objectifs traditionnels de son commerce. Lorsqu'en 1402, elle avait tenté pour la première fois de s'emparer de Gallipoli, la Sérénissima prit soin d'informer ses représentants en Orient que l'acquisition de la ville était également importante pour la cause de la Chrétienté et pour son propre bien-être³¹. Et, évidemment, les données de la situation dans les Détroits n'avaient pas changé à l'époque où Venise négociait les conditions de sa participation à la Croisade, en 1443 et au cours de l'année suivante.

Le succès de la campagne de 1443 et les perspectives encore plus favorables qu'elle semblait ouvrir pour l'année suivante firent cesser les hésitations du gouvernement vénitien qui, outre l'avantage de voir éliminée la menace constante que les Turcs faisaient peser sur ses possessions orientales, caressait même l'espoir de leur ajouter quelques pièces importantes, parmi lesquelles et à bon endroit figurait la position-clé de Gallipoli. A peine eut-elle connaissance de la victoire des forces chrétiennes au cours de ce que l'on appelle communément "la longue campagne", que la Sérénissime commença à songer à l'acquisition de la cité qui dominait les Dardanelles. Le 6 février 1444, le doge

²⁸ N. Iorga, o.c., p. 410.

²⁹ Ibidem, p. 434, 490.

³⁰ G. de Lannoy, *Oeuvres*, ed. Ch. Potvin, Louvain, 1878, p. 161; un projet de croisade forgé dans les années qui précéderent l'expédition de Varna, soulignait à son tour l'importance décisive de Gallipoli pour la guerre antiottomane; Informatio Beltrami de Mignanellis, dans *Concilium Florentinum. Documenta et scriptores. Series A. Fragmenta protocolli, diaria privata, sermones*, ed. G. Hofmann, III, 2, Roma, 1951, p. 84; v. aussi, dans le même sens, les considérations du sénat vénitien en 1429, N. Iorga, o.c., I, p. 494.

³¹ V. note 25; en 1406, nouveau projet vénitien concernant l'occupation de Ténédos; N. Iorga, o.c., p. 150.

Francesco Foscari faisait communiquer au commandant de la flotte qu'il se préparait à envoyer dans les Détroits l'ordre d'accepter l'offre éventuelle des habitants de Gallipoli de se mettre sous protection vénitienne, en ajoutant toutefois que cette prise en possession devait se faire "nomine Serenissimi Regis Hungarie et Polonie"³². Un mois plus tard, Venise faisait communiquer au légat Cesarini sa satisfaction d'avoir été informée de sa bienveillance envers la République de Saint Marc dans la question de Gallipoli ("in factis Gallipoli")³³. Début juillet 1444, Gallipoli figurait officiellement parmi les revendications de Venise, à côté de Salonique et d'autres territoires encore ("... et quod haberemus Gallipoli et Salonicum ac de aliis terris Grece ... si Teucrici expellentur de Grecia")³⁴. Revendications qui, à cette date, paraissent avoir été entérinées par Rome et le légat Césarini.

Pour Gênes qui venait tout juste de sortir d'une nouvelle longue crise de ses rapports avec Venise, la perspective de l'installation de sa rivale à Gallipoli était inacceptable. Avec les Vénitiens installés à Gallipoli, la navigation et le commerce génois se trouvaient à la merci d'un coup de force de Venise qui n'avait jamais oublié la situation privilégiée qui avait été la sienne en Romanie et en Mer Noire après 1204. Gênes n'avait pas refusé aux Vénitiens le droit de s'installer à Ténédos au XIV^e siècle pour lui permettre de contrôler la navigation dans les Détroits à partir d'une position encore plus favorable, celle nommément de Gallipoli.

Pour les Génois du Pont Euxin, dans les conditions qui prévalaient à cette époque, la domination des Turcs à Gallipoli était le moindre mal; car elle contribuait à maintenir un équilibre des forces aux Détroits que, depuis la guerre du Bosphore, les Génois n'avaient plus la possibilité de sauvegarder avec leurs propres moyens. Dépendance de fait qui les décida une fois de plus à se mettre au service du sultan.

Moyennant une récompense en or non négligeable, s'il convient de faire crédit aux sources contemporaines qui l'affirment, les Génois de Péra tirèrent le sultan Mourad II de la grave impasse dans laquelle il se trouvait en Asie Mineure vers la fin de l'automne 1444, avec les conséquences que l'on connaît. Mais s'il est vraisemblable que les Génois ont monnayé le concours qu'ils offrirent au sultan en cette occasion – "in modum Jude" affirme Enea Silvio – il nous paraît par contre certain que leur attitude a été fondamentalement dictée en l'occurrence par leur ferme décision de s'opposer à cette nouvelle tentative des Vénitiens de s'installer à Gallipoli; manifestation ultime d'une longue série de comportements similaires dont l'étude systématique est une tâche d'avenir de la science historique.

³² A. Cieszkowski, *op. cit.*, p. 74; D. Caccamo, *Eugenio IV e la crociata di Varna*, Roma, 1956, p. 70-71 (tiré à part de "Archivio della Società romana di storia patria", LXXIX).

³³ Ibidem, p. 80.

³⁴ Ibidem, p. 111.

En résumé: loin d'avoir été un fait accidentel, la "trahison" des Génois en 1444, qui a largement contribué au désastre chrétien de Varna, n'a été que la manifestation suprême d'une longue série d'actions similaires, dont les premières remontent au milieu du XIV^e siècle. Fruit de la traditionnelle rivalité vénéto-génoise aux Détroits et dans le bassin pontique, la coopération des Génois et des Turcs est devenue une composante structurale des relations internationales dans la région depuis l'installation de la puissance ottomane à Gallipoli jusqu'à la conquête de Constantinople par Mehmet II. Certes, dans cette perspective de la longue durée le concours offert par les Génois de Péra au sultan Mourad II en 1444 ne revêt plus les apparences d'un événement exceptionnel; néanmoins, il est certain que le transfert des troupes du sultan d'Asie en Europe par les Génois a enlevé à l'équipée aventureuse de l'armée chrétienne son unique chance de succès.